

LA RIVALE

SUIVANTE,

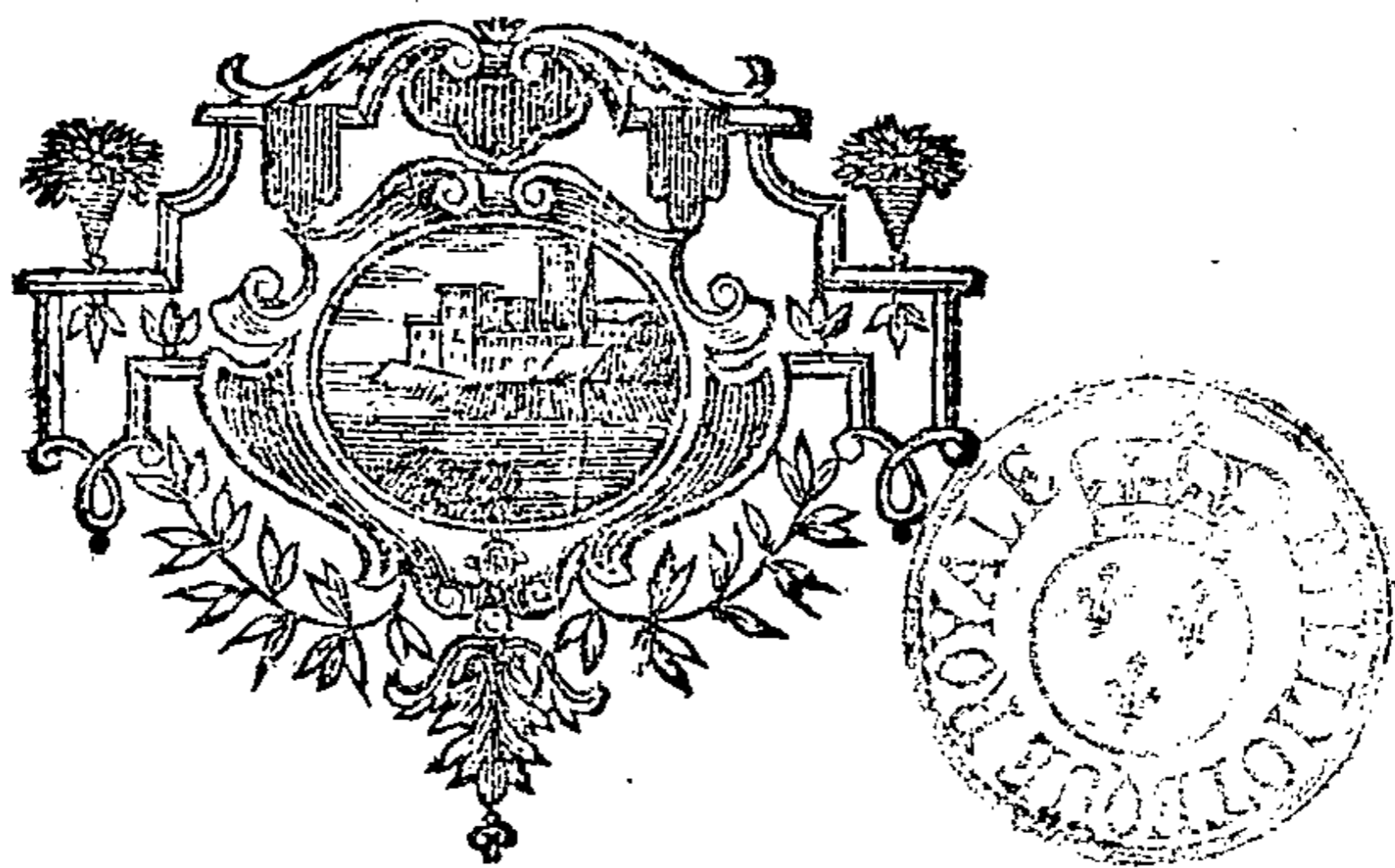
COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE.

Par M. ROUSSEAU.

*Réprésentée pour la première fois sur le Théâtre François
le 3. Août 1747.*



A PARIS,

Chez P R A U L T Fils, Libraire, Quai de Conti, à la
descente du Pont-Neuf à la Charité.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Mlle. DUMESNIE.

Mlle. LAVOYE.

M. DUBREUIL.

ÉPIÔTRE

A

MADAME LA COMTESSE

DE * * * *

*C'EST à vous , divine Comtesse ,
Qu'aujourd'hui le Dieu du Permesse ;
M'ordonne d'offrir mon encens ,
Il me défend en même-tems
De louer vos Vertus , votre illustre Naissance ,
Votre Esprit ; en un mot , tout jusqu'à vos talens ;
Je passerois bien sa défense ,
Si j'écrivois comme je sens.*



*Pour justifier mon hommage
Il ne veut pas que je m'engage ,
A l'exemple de mille Auteurs ,
A peindre ces traits enchanteurs
Que vous reçûtes en partage.
Non , le talent des Vers , ce talent si vanté ,
N'a point des couleurs assés vives
Pour exprimer par des touches naïves ,
Tant de Vertu d'esprit & de beauté.*

*Mais ne devrois-je pas , aidé de ma mémoire ;
Chanter de vos Ayeux les belles actions ;
Eh , que pourrois-je ajouter à leur gloire !
Depuis long-tems , le nom des G****
Est assés fameux dans l'Histoire.
Pour l'illustrer , mes efforts seroient vains.
Trop heureux seulement que ma Muse encor tendre ;
Sur vos pas ait osé répandre
Des fleurs qu'auroient versé de plus scavantes mains ;
Mais tandis que le lys projette
D'offrir au Dieu du jour ses parfums , son encens ;
Dans nos champs , l'humble violette
Rend-t-elle moins son hommage au Printems ?*

R O U S S E A U .

F I N !

LA RIVALE.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. LAVOYE, M. DUBREUIL.

Mlle. LAVOYE.



PARGNEZ-VOUS, Monsieur, d'inutiles discours :

Pour abbréger ce dialogue,
Je ne veux point jouer dans le prologue.

M. DUBREUIL.

Eh quoi, vous persistez toujours !
Ce caprice est, ma foi, rare dans son espèce :
Quoi vous attendez le moment
Où nous allons donner la Pièce
Pour faire un pareil compliment !
A ce refus quel motif vous excite !
Que dira le public ! vous mocquez-vous de lui !
Pouvez-vous croire qu'aujourd'hui
Il excuse votre conduite !

4 LA RIVALE SUIVANTE;

Mlle. LAVOYE.

Sans doute : & je prétens qu'il me fasse un mérite
De lui sauver au moins un quart-d'heure d'ennui.
Chargez d'un compliment l'Orateur de la troupe ;
Vous sçavez bien qu'il a le vent en poupe ;
Il portera bonheur à ces trois * nouveautés
Elles en ont besoin.

M. DUBREUIL.

[Pas tant que vous comptez.
Eh ! croyez-moi, Mademoiselle,
Allez vous préparer ; secondez notre zèle.

Mlle. LAVOYE.

Pourquoi ! Pour annoncer que trois jeunes Auteurs
Vont chacun nous donner une Pièce nouvelle !
Fatiguer ma mémoire , & m'habiller exprès !
Non , Monsieur , ce n'est point la peine ;
Les Spectateurs sont assez éclairés
Pour s'en appercevoir dès la première Scene.

M. DUBREUIL.

C'est précisément pour cela,
Qu'il faut par un petit Prologue
Leger, vif dans le Dialogue,
D'un goût nouveau , comique , & cetera.

* Nota. La Rivale suivante a été représentée avec les *Confidences* réciproques, & le *Plaisir* le même jour : & l'Auteur se chargea de faire le présent Prologue pour préparer ces trois Nouveautés.

C O M É D I E.

Mlle. L A V O Y E.

D'un goût nouveau ! que me dites-vous-là :
La forme du Prologue est à présent usée ;
La plaisanterie épuisée
Nous offre seulement des répétitions.
Un génie agréable en a fait un en danse :
Il ne nous reste plus qu'à faire la dépense
D'un autre en décorations ;
Mais il faut le garder , je pense ,
Pour de bonnes occasions.

M. D U B R E U I L.

L'occasion ne peut être meilleure.

Mlle. L A V O Y E.

Bon ! vous vous en êtes flatté ;
Mais vous allez voir tout à l'heure
Qu'un jugement que j'ai porté
Doit toujours être respectable :
Ces Pièces sont d'un froid épouvantable ;
C'est bien un Spectacle d'Eté.

M. D U B R E U I L.

Ne crîez pas si fort ; on pourroit nous entendre :
Si ce bruit-là venoit à se répandre
Le public....

Mlle. L A V O Y E.

N'admettroit aucune nouveauté !
Eh bien , tant mieux : il est bon de confondre
De ces jeunes Auteurs la sottise vanité.

6 LA RIVALE SUIVANTE.

M. DUBREUIL.

Mais c'est à nos dépens, qu'avez-vous à répondre ?
Tous trois ont moins d'orgueil, que de timidité.

Mlle. LAVOYE.

Vous les connoissez mal.

M. DUBREUIL.

Je crois les bien connoître.

Mlle. LAVOYE.

Eh ! fy donc ; quelle est votre erreur !
Quoi vous ignorez qu'un Auteur
Est en tout point semblable au petit Maître
Qui veut d'une beauté surmonter la rigueur ;
Doucereux au dehors , mais fier au fond du cœur ;
Il prétend qu'on réponde à l'amour qu'il sent naître ;
Y répond-t-on , on voit paroître
Un homme impertinent qui parle avec hauteur ;
Ce n'est plus cet Amant soumis , mais c'est un maître
Qui nous traite en tyran , & non pas en vainqueur ;
Et s'il ne peut vaincre notre froideur ,
S'il n'est heureux , il croit qu'il est digne de l'être.
Voilà le petit Maître , aussi bien que l'Auteur.

M. DUBREUIL.

Finissons , & songeons que nous ouvrons la Scene.

Mlle. LAVOYE.

Ouvrez-là seul , autant qu'il vous plaira.

M. DUBREUIL.

Vous manquerez l'entrée , on en murmurerà.

S C E N E II. & dernière.

Mlles. DUMESNIL, LAVOYE & M. DUBREUIL.

Mlle. D U M E S N I L.

JE ne manquerai pas la mienne :
Me voilà prête ; & vous ne l'êtes pas !

M. D U B R E U I L.

Vous venez à propos pour vider nos débats.

Mlle. D U M E S N I L.

Des débats ! à présent !

M. D U B R E U I L.

Vous allez les entendre.

Mlle. L A V O Y E.

Quoi , vous allez recommencer !

M. D U B R E U I L.

Refuser de jouer !...

Mlle. D U M E S N I L.

Pourquoi donc s'en défendre

Mlle. L A V O Y E.

Je vous conseillerois à vous de m'y forcer.

M. D U B R E U I L à Mlle. D U M E S N I L.

Hem ! la poulette n'est pas tendre.

Mlle. D U M E S N I L à M. D U B R E U I L.

Attendez , attendez , je m'en vais l'entreprendre ;

87 *LA RIVALE SUIVANTE,*

Nous allons bien-tôt voir beau jeu.

vivement.

Eh bien, Mademoiselle....

M. DUBREUIL.

Appaisez-vous un peu.

Mlle. DUMESNIL.

Vous ne jouerez donc pas?

Mlle. LAVOYE.

Non, non, Mademoiselle.

Mlle. DUMESNIL.

Eh, comment non! Je voudrais bien le voir.

M. DUBREUIL *ironiquement.*

Son refus est fondé sur un excès de zèle.

Mlle. DUMESNIL *à part.*

Quelle raison peut-elle avoir?

Haut. Quel est enfin votre système?

La meilleure raison doit céder au devoir,

Et manquer au Public, c'est manquer à soi-même.

Votre sang froid me pousse à bout;

Monsieur Dubreuil passons-nous de Prologue.

Mlle. LAVOYE.

Sans doute!

M. DUBREUIL.

Et les Auteurs feront-ils de ce goût?

Mlle. DUMESNIL.

Pour en remplir l'objet, je sçais un Apologue.

M. DUBREUIL.

Ils jureront.

Mlle. DUMESNIL.

Je me charge de tout.

COMÉDIE.
A P O L O G U E.

TROIS jeunes gens voyoient d'un œil avide ;
» Quelques nageurs forts , & nerveux ,
» Traverser en hyver un fleuve dangereux ;
» Dans ce péril, dit l'un, c'est l'honneur qui les guide ;
» Imitons-les , faisons comme eux.
» Voici l'Eté ; ce fleuve est moins rapide ;
» Le tems nous invite à nager ,
» Que chacun de nous moins timide ,
» Envisage l'honneur , plutôt que le danger.
» Tous trois en meme-tems jettons-nous à la nage ;
» Veillons tous les trois sur nos jours ;
» Et mutuellement donnons-nous du secours.
» Tout nageur, comme nous , a fait l'apprentissage.
» Tâchons d'arriver à bon port :
» Le monde qui s'assemble , approuve cet effort ;
» Si , par hazard , le vent devient contraire ,
» Il nous tendra la main pour gagner l'autre bord.
» Eh que sçait-on ! le desir de lui plaire ,
» Semble promettre un heureux fort.
» D'un pas lent & timide ils marchent, ils s'avancent ;
» Ils fondent en tremblant la profondeur des eaux ;
» Leur cœur palpite , & tous les trois balancent ;
» Mais tout-à-coup dans le fleuve ils s'élancent ;
» Déjà vous les voyez à la mercy des flots.

A U P A R T E R R E.

Messieurs votre bonté ranime leur courage ;
Votre indulgence est ici de saison :
Se sauveront-ils à la nage ?
Ou bien feront-ils le plongeon ?

Fin du Prologue.

ACTEURS.

DORIMON.

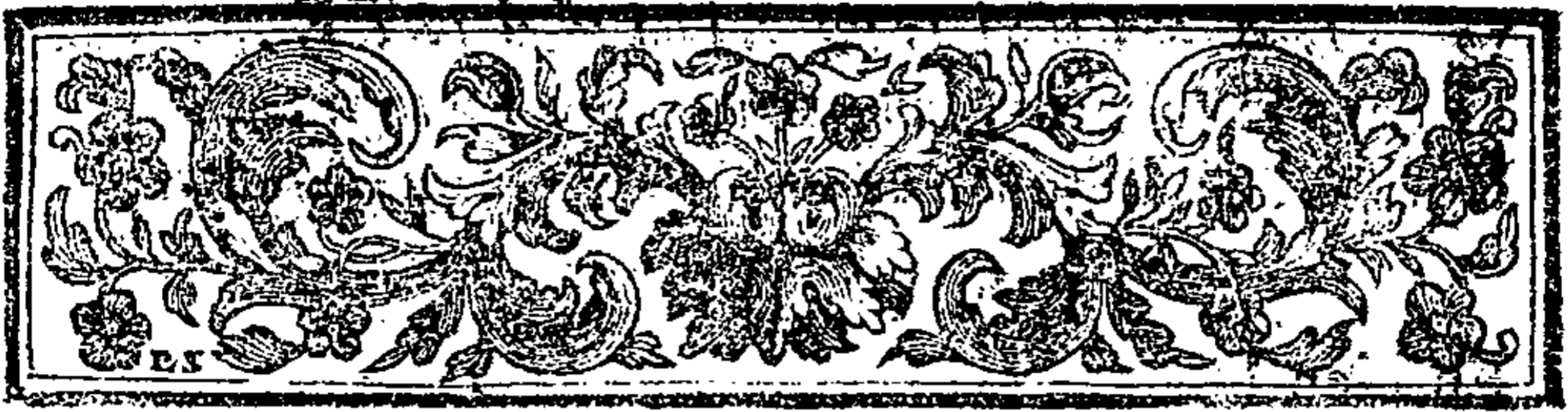
SOPHIE, fille de Dorimon.

FLORISE { Jeune Veuve déguisée en Soubrette auprès de
Sophie, sous le nom de Lisette.

LEANDRE, ancien amant de Florise.

LA FLECHE, valet de Leandre.

La Scène est dans la maison de Dorimon.



L A R I V A L E
S U I V A N T E,
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

LA FLECHE, LEANDRE.

LA FLECHE arrêtant son Maître, qui entre dans l'appartement de Sophie.



ARRÊTEZ donc, Monsieur, de grace écoutez-moi :

LEANDRE.

Qu'est-ce ?

LA FLECHE.

Epousez Sophie au plus vite.

LEANDRE.

Pourquoi ?

LA FLECHE.

Un accident fâcheux aujourd'hui vous menace ;
J'ai rencontré Frontin dont j'occupe la place,

12 *LA RIVALE SUIVANTE.*

Et dans le cabaret, malgré moi, le suivant,
Nous avons fait tous deux votre éloge en bûvant.

LEANDRE.

Eh bien !

LA FLECHE.

Il m'a parlé d'une certaine Veuve
Qui de votre inconstance a fait la triste épreuve !
» Tous les deux (m'a-t-il dit) surpris par des voleurs ;
» Nous trouvâmes chez elle un port dans nos malheurs ;
» Mon Maître scût lui plaire ; & long-tems auprès d'Elle
» Il feignit de brûler d'une flamme fidelle ;
» Il devoit l'épouser ; mais tout-à-coup changé,
» Bien-tôt il la quitta sans demander congé.

LEANDRE.

C'est Florise.

LA FLECHE.

Elle a scû qu'aux loix du mariage,
Malgré tous vos sermens, l'intérêt vous engage ;
Et pour y mettre obstacle, à Paris depuis peu,
Elle est venue.

LEANDRE.

O ciel !

LA FLECHE.

Ceci n'est point un jeu :
Frontin dit l'avoir vûe.

LEANDRE.

Il se trompe peut-être.

LA FLECHE.

Non, Monsieur, il vous aime, » avertis-en ton Maître,
(M'a-t-il dit) » & s'il veut n'être point traversé,
» Qu'il presse son hymen ». Cet avis est sensé,
C'est à ce point qu'il faut que votre esprit s'applique.

COMÉDIE.

LEANDRE.

Et Florise !

LA FLECHE.

Voici quelle est ma Politique ;
Elle vient pour troubler cet hymen résolu ;
Mais n'osant se montrer , quand il sera conclu ,
Et sans vous fatiguer d'une plainte frivole ,
Elle ira loin d'ici trouver qui la console.

LEANDRE.

La Fleche , je la plains.

LA FLECHE.

Moi , je la plains aussi ;
Mais il faut l'oublier , ou perdre celle-ci :
Choisissez ; sans amour on fait mauvais menage ;
Vous cessez d'aimer l'une , & l'autre vous engage ,
N'examinez plus rien ; c'est , Monsieur , croyez-moi ,
Les servir toutes deux que de manquer de foi.

LEANDRE.

Ne perdons plus de tems , allons trouver le Pere ;
Et concluons avant qu'on ait sçû ce mystere.

LA FLECHE.

Le Pere est un bon-homme à qui vous avez plû :
Il lui tarde déjà que l'hymen soit conclu.

LEANDRE.

Mais s'il avoit appris . . .

LA FLECHE.

Rien ne le scandalise ;
Et lui-même riroit du malheur de Florise.
Allez, Monsieur, allez ; Lisette vient ici,
Sur votre sort bien-tôt je vais être éclairci.

LA FLECHE accompagne son Maître au fond du Théâtre.

SCENE II.

FLORISE, LA FLECHE.

FLORISE s'avancant sur le devant du Théâtre tenant le portrait de Leandre.

IL fort... à chaque instant je crains d'être apperçue :
De mon déguisement quelle sera l'issue ! ...
Traits charmans d'un ingrat que je voudrois haïr ;
Me cachiez-vous un cœur capable de trahir.
Voici quelqu'un. *Elle cache le portrait.*

LA FLECHE.

Bon jour la perle des Soubrettes.

FLORISE.

Corrigez, s'il vous plaît, ces façons indiscrettes.

LA FLECHE.

Je ne suis indiscret, qu'autant que vous plaisez.

FLORISE.

Je ne sçaurois souffrir vos petits airs aisez.

LA FLECHE.

Ah , quel minois charmant ! cette bouche enfantine ,
Ces beaux yeux , où l'Amour toujours rit & badine ,
Cette fraîcheur , ... Ma foi , vous me plaisez beaucoup.

FLORISE.

De grace , finissez , La Fleche encor un coup.

LA FLECHE.

Puisqu'il faut du respect dans notre conférence ;
Je débute d'abord par une révérence.

FLORISE.

Epargnez-vous ce soin. *à part.* Quelle épreuve grands
Dieux !

LA FLECHE.

Depuis fort peu de tems nous sommes en ces lieux.

FLORISE.

Et moi de même.

LA FLECHE.

Allons , aide-nous à connoître
Si Sophie est sensible à l'ardeur de mon Maître.

FLORISE *d'un ton sec.*

Je n'en sçais rien.

LA FLECHE.

Comment tu ne le sçaurois pas !
Tu badines ; parbleu , tu nous en instruiras.

16 LA RIVALE SUIVANTE ;

FLORISE.

Je ne badine point, je l'ignore moi-même ;
Et de le découvrir, mon envie est extrême.

LA FLECHE.

Voilà mon premier point assez mal éclairci ;
Passons donc au second. Connoîtroit-on ici,
Une Veuve d'Amiens que l'on nomme Florise !

FLORISE.

Florise, dites-vous !

LA FLECHE.

Oui : D'où vient ta surprise ;
Parle de bonne-foi ; la connoît-on !

FLORISE.

Beaucoup.

LA FLECHE *à part.*

De cette affaire-ci nous manquons notre coup.

FLORISE.

Nous l'avons vûe ici.

LA FLECHE *à part.*

C'est un mauvais présage.

FLORISE.

Victime d'un penchant que trahit un volage ,
Elle vient au Couvent d'établir son séjour ,
Pour cacher sa disgrâce , & pleurer son amour.

LA FLECHE.

Quel est donc cet Amant qui dédaigne sa flamme !
Vous l'a-t-elle nommé ! *à part.* Je tremble au fonds
de l'ame. FLORISE.

FLORISE.

Non,

LA FLECHE.

Quoi ! dans le récit de cette trahison ;
Elle a pû, de l'ingrat vous déguiser le nom !
Cela me paroît fort, & j'ai peine à le croire ;
N'auroit-elle voulu que croquer son histoire !

FLORISE.

Apparemment.

LA FLECHE.

Tant mieux. Nous avions intérêt
Que de ce nom chez vous elle fit un secret.
à part. Morbleu j'en ai trop dit.

FLORISE.

Pourquoi donc ? Je vous prie.

LA FLECHE.

C'est . . . *à part.* Employons ici toute notre industrie.
Haut. C'est par une raison qui . . . comme qui diroit . . .
Un éclaircissement que l'on . . . éclairciroit . . .
Bref, cela m'eût privé de la douce espérance,
De pouvoir, entre nous, faire mieux connoissance.
Car, à l'aide du tems, pour ne pas t'abuser,
Ou de force, ou de gré, je prétends t'épouser.
Mon Maître avec Sophie auroit fait des merveilles ;
Moi je serois réduit à bayer aux corneilles !
Ah ! vraiment, je ferois un fort joli métier.

FLORISE, *à part.*

A quoi suis-je exposée.

B

LA FLECHE.

Oh ! Je suis sans quartier ;
 Ta conquête à présent intéresse ma gloire ;
 Que penseroient de moi ceux qui liroient l'Histoire ;
 Voyant d'un Maître heureux , l'infortuné valet ,
 Qui vise une Soubrette , & manque son projet.
 Non, non , de mon honneur mon ame est trop jalouse ;
 Et quand je devrois être... Il faut que je t'épouse.
 Tu ne me réponds pas ! qui ne dit rien consent.
 Je sçais à quoi je dois m'en tenir à présent.
 Mais c'est trop m'arrêter. Adieu , je me retire ;
 Mon Maître doit m'attendre , & je vais tout lui dire.

S C E N E III.

F L O R I S E *seule.*

J'EXCUSE son erreur : Mais pourquoi la causer !
 Pour ramener l'Ingrat , pourquoi me déguiser !
 Je devois éclater en Amante offensée.
 Mais , non , dans mon dessein je suis trop avancée ;
 Je puis , de son Hymen , éloigner le moment ;
 Je puis , sans me montrer , attendrir mon Amant.
 Si Sophie à ses vœux pouvoit être contraire ,
 Peut-être... Mais , hélas ! il sçaura trop lui plaire.

SCENE IV.

SOPHIE, FLORISE.

SOPHIE.

LE Peintre a raporté mon portrait :

FLORISE.

Le voici :

SOPHIE.

Nous le verrons après : mon pere vient ici ;
 Il faut le lui cacher , de peur qu'il ne devine ;
 Ou qu'il ne me demande à qui je le destine.

SCENE V.

DORIMON, SOPHIE, FLORISE.

DORIMON.

EH bien , vous avez vû votre futur époux :
 Est-il à votre gré , parlez , qu'en dites-vous !

SOPHIE.

Tout ce que vous ferez , Monsieur , je le respecte.

DORIMON.

Chassez cette pudeur timide & circonspecte :

Bij

20 LA RIVALE SUIVANTE.

Je ne viens point ici vous prescrire une loi ;
Car vous vous mariez pour vous , & non pour moi.
Dans une fille enfin , je hais la politique ,
Et sans tous ces détours , j'aime que l'on s'explique.
Mais , que dis-je ! c'est trop en exiger de vous :
A votre âge , on rougit au simple nom d'époux.
Je sçais que jusques-là toute fille est modeste ;
Mais lorsqu'elle se tait , les yeux parlent de reste.
Après tout , le silence , en cette occasion ,
Est un tribut qu'on paye à l'éducation.
Eh bien , je vais vous mettre à votre aise , & Lifette ;
Comme vous , par respect , ne fera pas discrète.

A Florise.

La , la , de bonne foi , ne l'aimerois-tu pas !
Quoi , tu rougis aussi !

F L O R I S E. *à part.*

Cachons mon embarras ;
Voudroit-il m'insulter ! sçauroit-il mon histoire !

D O R I M O N.

Mais , comment , ce mal gagne , à ce que je puis croire.

A Florise.

Parle , n'est-il pas vrai qu'il te plairoit assez ;
Vous autres , par état , vous vous y connoissez ;
Votre décision est toujours la plus sûre ,
Car vous ne sçavez point juger à l'aventure.

F L O R I S E.

En passant seulement , je l'ai vû dans ces lieux.

D O R I M O N.

Sans atacher sur lui des regards curieux !

Ma foi je n'en crois rien, je n'en suis pas la dupe ;
 La curiosité, comme nous, vous occupe :
 Si-tôt que la beauté vient s'offrir sur nos pas,
 D'un coup d'œil on observe, on parcourt ses appas.
 Le cœur vole après elle ; en vain elle s'échappe,
 Plus léger qu'elle encor, le trait part & nous frappe
 Nous la suivons de loin avec avidité,
 Et des yeux.... nous rendons hommage à la beauté.
 Allons, ne songeons plus qu'à terminer l'affaire,
 Moi-même, de ce pas, je vais chez le Notaire.

S C E N E VI.

F L O R I S E , S O P H I E .

F L O R I S E , *à part.*

O Ciel ! qu'ai-je entendu, *à Sophie.* Quoi, vous
z consentez !

S O P H I E .

Mais ce feroit très-mal répondre à ses bontés ;
 Si j'allois m'opposer à l'Hymen qu'il projette ;
 A ma place, en un mot, le feriez-vous, Lifette !
 Irai-je fans raison, oubliant mon devoir,
 Exciter dans mon Pere un juste désespoir !
 Et Leandre, d'ailleurs, est un jeune homme aimable.

F L O R I S E , *à part.*

Je ne le sçais que trop. Un tel aveu m'accable.
Haut. Madame, l'aime donc ?

S O P H I E.

J'en fais beaucoup de cas ;
Mais pour l'aimer encor....

F L O R I S E, *vivement.*

Quoi vous ne l'aimez pas !
À part. Je fais trop éclater une joye indiscrette ;
Mon cœur va me trahir.

S O P H I E.

Que dites-vous, Lifette !

F L O R I S E.

Qu'à cet Amant bien-tôt vous vous attacherez ;
Mais differez, Madame, autant que vous pourrez.

S O P H I E.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, faut-il que je diffère
De recevoir les vœux d'un Amant qui sçait plaire !

F L O R I S E.

Madame, pardonnez, je ne crains que pour vous ;
Que Leandre abusant du nom de votre époux,
Sans connoître le prix d'une chaîne si belle,
Au comble du bonheur, ne devienne infidelle.

S O P H I E.

Pourquoi donc soupçonner ainsi ses sentimens ?
Est-il fait pour grossir la foule des Amans

Perfides par humeur , ingrats par habitude ;
 Et pour qui la constance est une servitude ?
 Que du matin au soir on ne voit s'occuper ,
 Que du soin de nous plaire , afin de nous tromper :

F L O R I S E.

Si vous le défendez , je n'ai plus rien à dire ;
 Je vous rendrois suspect le zèle qui m'inspire ;
 C'étoit votre intérêt qui me faisoit parler ,
 Et je ne connois point l'art de diffimuler.

S O P H I E.

Vous vous fâchez, Lifette! Ah, que vous êtes prompte!
 De ce zèle empressé , je dois vous tenir compte ,
 Je ne le blâme point. Mais qu'est-ce donc enfin ,
 Qui le rend à vos yeux indigne de ma main ?
 D'où vient qu'à son bonheur vous paroissiez contraire ?
 Il est bien malheureux de n'avoir sçu vous plaire.

F L O R I S E.

Epargnez-moi , Madame ,

S O P H I E.

Oui , vous le haïssez.

F L O R I S E, *tendrement.*

Moi , le haïr !

S O P H I E.

Vos soins me le disent assez.

B iij

24. LA RIVALE SUIVANTE

F L O R I S E.

Je sçais un trait de lui qui fait naître la crainte,
Dont vous voyez, pour vous, que mon ame est atteinte;
Leandre, m'a-t-on dit, ... je l'apperçois de loin;
Et je dois là-dessus, vous parler sans témoin.

A part s'en allant.

Le perfide s'avance, il faut que je l'évite.

S O P H I E, *en l'arrêtant.*

Attendez un moment, où courez-vous si vite ?

F L O R I S E.

Je vous laisse avec lui.

S O P H I E.

Donnez-moi mon portrait.

F L O R I S E, *avec précipitation.*

Madame, le voilà.

S C E N E V I I.

S O P H I E, *seule.*

Q U E j'aurai du regret,
S'il faut me deffier des soupirs de Leandre.
A quelque trahison ai-je lieu de m'attendre ?
Voudroit-il me tromper ?

S C E N E V I I I .

L E A N D R E , S O P H I E .

L E A N D R E .

JE vais donc être heureux ;
 Madame , & dès ce soir , vous couronnez mes feux ;
 Votre Pere y consent , & je viens vous l'apprendre .
 Mais d'où naît cet air sombre , & que dois-je en at-
 tendre !

Vous me semblez rêveuse , & vous ne dites-rien .

S O P H I E .

Leandre , vous sçavez qu'un éternel lien ,
 Avant de le former , veut qu'on y réfléchisse .

L E A N D R E .

Quoi ! tantôt à mes vœux vous paroissiez propice :
 Quel changement subit renverse mon espoir !
 Votre Pere le veut , mais d'un cruel devoir
 Je dois vous affranchir ; & je vois bien , Madame ,
 Qu'un nœud pour moi si doux épouvante votre ame ;
 Oui , d'un Pere absolu les ordres respectés ,
 Vous donnoient pour mes feux des égards affectés .

S O P H I E .

De vos plaintes , Monsieur , j'ai lieu d'être étonnée :
 Prête à m'unir à vous par un prompt Hymenée ,

26 LA RIVALE SUIVANTE

Je demande du tems , vous vous en offensés ;
Faut-il vous épouser dès que vous paroissés ?

LEANDRE.

De mes feux rien ne peut calmer la violence.

SOPHIE.

J'entrevois le motif de votre impatience ;
D'un Amant , je le sçais , le rôle est trop gênant ;
Un caractère uni , docile , prévenant ,
A soutenir long-tems , est mal aisé sans doute ;
Et ce sont ces efforts que votre ame redoute :
Un Amant aujourd'hui , jaloux , quoique léger ;
Sans perdre sa conquête , aime à pouvoir changer ;
Lors même qu'il trahit , il craint qu'on le trahisse ;
Il vous faut un lien qui nous assujettisse ,
Et qui vous donne enfin sur notre liberté ,
Le droit d'être inconstans avec impunité.

LEANDRE.

Ces soupçons , pour tous deux , sont de cruels outrages ;
Non , ce n'est point à vous à craindre des volages ;
Et de notre union je connois trop le prix ,
Pour que de mon bonheur je cesse d'être épris.

SOPHIE.

C'est des Amans du jour le langage ordinaire ;
Le plus fourbe s'en sert , comme le plus sincère.
Le tems rassurera mon esprit prévenu ,
Et vous perdez sans doute à n'être pas connu.

COMÉDIE.

27

LEANDRE.

Vous me désespérez, & ce délai m'accable.

SOPHIE.

Pourquoi tant s'allarmer ?

LEANDRE.

Soyez donc plus traitable ;
Et ne vous faites point un barbare plaisir,
De me voir à vos pieds soupirer & languir.

SOPHIE *à part.*

Hélas ! il m'attendrit, il me paroît sincère :
Qu'on en croit aisément un Amant qui sçait plaire !
Haut. Rassurez-vous : bien-tôt ce délai finira,
Et de mes sentimens ceci vous instruira.

*Elle lui donne le portrait que Florise lui a remis, & elle
se retire.*

SCÈNE IX.

LEANDRE, *seul.*

SON portrait. . . . Quel présent de la main d'une
Amante !

L'excès de mon bonheur surpasse mon attente :
Digne prix de ses feux, gage de son retour,
En m'offrant ses attraits, redouble mon amour.

Après avoir ouvert la boîte du portrait.

28 LA RIVALE SUIVANTE

Mais, quoi : c'est mon portrait ! le même que Florise
Avoit reçu de moi ! l'une & l'autre méprise
Le gage d'un amour que j'ai défavoué :
Puis-je, sans désespoir, me voir ainsi joué !
Sophie, en me rendant ce témoin de mon crime,
M'apprend que je ne puis prétendre à son estime.
Oui, ce présent fatal ne m'en a que trop dit :
Elle eut crû s'abaisser en montrant du dépit ;
Et le plus dûr congé m'auroit fait moins de peine ;
Que ce détour cruel qui m'annonce sa haine.
Pour calmer son esprit justement irrité,
Dois-je la voir encor, & ferai-je écouté ?

S C E N E X.

LA FLECHE, LEANDRE,

LA FLECHE.

MONSIEUR, bonne nouvelle.

LEANDRE.

Avanture funeste.

LA FLECHE.

Vos affaires vont bien.

LEANDRE.

Nul espoir ne me reste.

LA FLECHE.

On ne sçait rien encor.

LEANDRE.

Nous sommes découverts!

LA FLECHE.

Et Sophie est à vous.

LEANDRE.

Pour toujours je la perds!

LA FLECHE.

Qu'avez-vous donc appris!

LEANDRE.

Florise ici connue

A vûe Sophie.

LA FLECHE.

Eh oui, je sçais qu'elle l'a vûe!

LEANDRE.

Elle a tout raconté.

LA FLECHE.

Je sçais encor cela!

LEANDRE.

Et je suis renvoyé.

LA FLECHE, *avec surprise.*

Que me dites-vous-là?

30 LA RIVALE SUIVANTE

Sans jamais vous nommer, cette Amante discrète
A conté son Roman ; je le tiens de Lifette.

L E A N D R E.

Eh ! de mon nom ici loin de faire un secret ;
Dans les mains de Sophie elle a mis mon portrait ;
Sophie en est outrée, & vient de me le rendre.

L A F L E C H E.

A tout ceci, Monsieur, je ne puis rien comprendre ;
Si Lifette a dit vrai, Florise, en arrivant,
S'est allée enfermer au Couvent.

L E A N D R E, *avec sentiment.*

Au Couvent !

L A F L E C H E.

Et faisant un effort sur son ame jalouse ;
Vous laisse à votre gré choisir une autre épouse ;
Que voulez-vous de mieux ?

L E A N D R E.

Sophie a tout appris ;
Et n'aura désormais pour moi que du mépris.

L A F L E C H E.

J'admire, sur ma foi, comme un rien vous étonne ;
Une infidélité sans peine se pardonne,
Rassurez-vous.

L E A N D R E.

La mienne est horrible à mes yeux ;
 Et depuis qu'on la sçait, je me trouve odieux :
 Oui, je voudrois pouvoir la réparer encore ;
 Un remord importun en secret me dévore ;
 Penses-tu que Florise.... Oubliant le passé....

L A F L E C H E.

Quittez, Monsieur, quittez ce projet insensé.
 De bonne-foi, malgré ce retour sur vous-même ;
 Pouvez-vous vous flatter que Florise vous aime ?
 Quand même elle voudroit vous prendre pour époux,
 Son tour viendroit alors de se vanger de vous ;
 La chaîne de l'Hymen n'aura rien qui l'arrête,
 Et d'étranges revers menacent votre tête.

L E A N D R E.

Je connois sa sagesse, & suis sûr de son cœur.

L A F L E C H E.

On se croit tout permis pour punir un trompeur :
 Dans ce siècle, en formant ce lien redoutable,
 L'innocent doit trembler, que fera le coupable !
 Sophie est la dernière, & l'Amour, selon moi,
 Est comme un testament, le dernier fait la loi.
 D'ailleurs, voyez un peu quel état est le vôtre :
 Il faut pour une faute en réparer une autre,
 Vous êtes inconstant d'un & d'autre côté ;
 Or, infidélité pour infidélité,
 C'est à Florise enfin, qu'il faut être infidelle ;
 Tous les frais en sont faits, c'est une bagatelle.

32 LA RIVALE SUIVANTE.

LEANDRE.

Mais jelaïsse Florise en proye à sa douleur.

LA FLECHE.

Sophie a-t-elle mieux mérité ce malheur !

LEANDRE.

Ma perte pour Florise est plus sensible encore ;
Elle m'aime.

LA FLECHE.

Eh ! Monsieur , celle-ci vous adore ;
Cette Florise enfin , je ne la connois pas ,
Mais je crois que Sophie a cent fois plus d'appas ,
Quelques soient les attraits dont sa Rivale brille ,
C'est toujours une veuve , & l'autre est une fille.

LEANDRE.

Je flotte dans le doute & dans l'obscurité ;
Il faut rendre le calme à mon cœur agité ,
M'assurer , de Sophie , ou l'amour , ou la haine ;
Et briser pour toujours , ou resserer ma chaîne.

LA FLECHE.

C'est bien pensé , Monsieur , fixez-vous à ce point ;
On vous écouterà , ne vous rebutez point.

SCENE XI.

S C E N E X I.

LA FLECHE *seul.*

QUE d'incidens ! il faut que tout ceci finisse !
Je ne le comprends plus : maudit soit son ca-
price.

Il ne peut cependant les avoir toutes deux ;
Mais sur laquelle enfin s'arrêteront ses vœux ?
Il voudroit bien pouvoir prendre plus d'une femme ,
Non pas pour son repos , mais par droiture d'ame.
S'il change , adieu Lisette : Oh ce ne fera pas.
Dans ces lieux à propos elle porte ses pas.

S C E N E X I I.

FLORISE , LA FLECHE.

FLORISE.

LEANDRE est affligé , dit-on ?

LA FLECHE.

La bonne pièce !

Tu le sçais mieux que moi.

FLORISE.

Non , je l'ignore ; qu'est-ce ?

C

LA FLECHE.

Mon Maître est cet amant dont Florise a parlé ;
Ta Maîtresse le sçait.

FLORISE.

Qui l'auroit révélé ?

LA FLECHE.

Un malheureux portrait qu'elle vient de lui rendre.

FLORISE.

C'est celui de Sophie.

LA FLECHE.

Ou celui de Leandre.

FLORISE *regardant dans sa poche.*

à part. Ciel ! j'ai pris l'un pour l'autre.

LA FLECHE *sans l'écouter.*

Oh ne t'allarme point :

On y remedira. Mais voici le grand point ;
A peine a-t-il appris que Florise éplorée ,
S'étoit en sa faveur au Couvent retirée ,
Qu'au seul nom de Couvent (qui l'auroit pû prévoir)
D'une tendre pitié je l'ai vû s'émouvoir.

FLORISE.

Est-il vrai ?

LA FLECHE.

Dans ses yeux la tristesse s'est peinte ;
Et d'un secret remord j'ai vû son ame atteinte.

FLORISE *à part avec joie.*

O ciel, se pourroit-il !

LA FLECHE.

J'ai soutenu tout net
 Qu'il devoit étouffer ce frivole regret.
 J'ai blâmé son retour , condamné sa tendresse ,
 J'ai tant fait qu'il s'en tient à ta jeune maîtresse.
 Que dis-tu de ce coup ? N'est-il pas bien adroit ?

FLORISE, *d'un ton piqué.*

Tout-à-fait ! beaux conseils !

LA FLECHE.

J'aime qu'on marche droit ;
 A quel propos enfin quitteroit-il Sophie ?
 Il condamne ses feux ; moi , je les justifie.

FLORISE.

Comment justifier sa noire trahison ?

LA FLECHE.

Si je le fais , je t'aime , en voilà la raison.
 Oui , c'est en ta faveur que je retiens mon Maître ,
 Et j'espère qu'un jour tu sçauras reconnoître
 La peine que je prends pour m'assurer ton cœur.

FLORISE.

Perfide , c'est donc toi qui flattes son erreur ;
 Et Leandre sans toi seroit donc honnête homme.

LA FLECHE.

Je ne sçais où j'en suis ; & ce coup-là m'affomme.

Cij

F L O R I S E.

Tandis que dans son cœur , l'amour , la probité
 Condamnent à l'envi son infidélité ,
 Toi seul par tes conseils entretiens son yvresse ;

L A F L E C H E.

Mais de grace dis-moi , fers-tu mieux ta maîtresse ?
 Voyons qui de nous deux remplit mieux son devoir :
 Mon Maître aime Sophie , il l'épouse ce soir ;
 Là-dessus , il lui vient un remord ridicule ,
 De ne pas l'étouffer , je me ferois scrupule.
 Pour surcroit de raisons , je te perds , s'il le suit.
 Mais quel est ton dessein , en faisant tant de bruit ,
 En voulant que mon Maître abandonne Sophie.

F L O R I S E.

Dans mon cœur l'honneur parle.

L A F L E C H E.

Et chez moi l'amour crie :
 Ta Maîtresse devroit reconnoître tes soins.

F L O R I S E.

Elle pense trop bien pour les blamer dumoins ;
 J'appréhende si peu qu'elle y trouve à redire ,
 Que je vais de ce pas moi-même l'en instruire.

L A F L E C H E *la retenant.*

Quoi tu veux donc aussi te liguier contre nous ?
 Ta Maîtresse déjà n'est que trop en courroux ;

Va, fais moins scrupuleuse, & prends notre deffense,
Je me charge du soin de la reconnoissance.

F L O R I S E.

L'impudent !

L A F L E C H E.

Tu m'as l'air de servir un rival.
C'a, que t'a-t-il promis ! mon Maître est liberal.
Et nous encherirons ; parle.

F L O R I S E, *à part.*

A quoi suis-je en butte !
De toutes les façons le sort me persécute.

L A F L E C H E.

Tu ne dis rien, morbleu, tire nous de ce pas.

F L O R I S E, *s'en allant.*

Je n'y puis plus tenir.

S C E N E XIII.

L A F L E C H E *seul.*

E L L E n'écoute pas.
J'ai dans divers pays vû plus d'une Soubrette,
Mais il n'en fût jamais de l'humeur de Lifette,

Je leur trouvai partout un esprit obligeant,
 Et leur zèle dumoins cede au poids de l'argent ;
 Mais celle-ci, ma foi, tranche de l'héroïque :
 Oui, de grands sentimens, je crois qu'elle se pique,
 Elle veut du respect, parle de probité,
 C'est un monstre à ses yeux qu'une infidélité !
 Elle n'ira pas loin.

SCENE XIV.

DORIMON, LEANDRE, LA FLECHE.

DORIMON *en entrant, à Leandre.*

IL faut que je vous gronde :
 A votre âge ignorer les usages du monde.

LEANDRE.

Mon arrêt est trop juste, & loin d'en murmurer,
 Je reconnois ma faute, il faut la réparer.

DORIMON.

Faut-il tant s'allarmer pour une bagatelle ;
 Une infidélité ! Qui n'est pas infidelle !
 Laissez, laissez-moi faire, & je vais de ce pas,
 A ma fille...

LEANDRE.

Ah ! Monsieur, ne la contraignez pas.

D O R I M O N.

Je n'en ai pas besoin , vous avez scû lui plaire ,
C'est tout ce qu'il nous faut. Allez , laissez-moi faire.

L E A N D R E.

Mais , puis-je , sans rougir....

D O R I M O N.

Vous faites l'écolier.

Fiez-vous-en à moi ; je suis un vieux routier ,
De l'amour dès long-tems j'ai fait l'apprentissage ,
Et je crois , mieux qu'un autre , en connoître l'usage.
Des infidélités ! j'en ai fait plus de cent ;
Et je suis convaincu qu'on m'en rendoit autant.

L A F L E C H E.

Aujourd'hui, sans scrupule on trompe une Maitresse ,
On regarde cela comme une gentillesse.

L E A N D R E.

Mais l'honneur....

D O R I M O N.

Les Romans vous ont gâté l'esprit ;
Il faut vivre, mon cher, comme au siècle où l'on vit ;
Le Sexe , là-dessus , nous donne carte blanche
Et lui manquer de foi , c'est prendre sa revanche.

L A F L E C H E, *à part.*

L'honnête homme.

DORIMON.

Ma fille, à propos vient ici ;
Et je vais dans l'instant vous tirer de souci.

SCENE XV.

DORIMON, SOPHIE, LEANDRE, LA FLECHE.

DORIMON à Sophie.

LEANDRE vous plaît-il !

SOPHIE.

Je connois son mérite.

DORIMON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, chicaner sa conduite ?
Un rien vous étourdit, on change avec le tems ;
Il ne tient qu'à vous deux de vous rendre contents ;
Il faut tout oublier.

SOPHIE étonnée.

De quoi peut-il se plaindre ?
Mon Pere, expliquez-vous.

LEANDRE picqué.

Cessez de vous contraindre ;
Madame

S O P H I E.

Qu'est-ce donc, Monsieur!

D O R R I M O N, *en se retirant.*

Accordez-vous ;
J'entends que dès ce soir vous l'ayez pour époux.

S C E N E X V I.

LEANDRE, SOPHIE, LA FLECHE.

L E A N D R E.

J'E n'abuserai point d'un ordre qui vous gêne ;
Et je n'ai sçu que trop mériter votre haine.

S O P H I E.

Ma haine ! mais, Monsieur, daignez-vous expliquer ;
Que vous ai-je donc fait qui doive vous piquer !
De votre procédé j'ai lieu d'être étonnée.

L E A N D R E, *d'un air piqué.*

Eh ! Madame.....

S O P H I E.

De quoi puis-je être soupçonnée ?
Ne puis-je donc sçavoir ce que l'on vous a fait !
Depuis que de ma main vous tenez mon portrait,

42. *LV RIVALE SUIVANTE,*

Je vous trouve changé ; vous n'êtes plus le même.

LEANDRE, *vivement.*

Qui , moi ! votre portrait ! mon dépit est extrême.

SOPHIE.

Oui , Monsieur , mon portrait. Vous faites l'étonné,
Avez-vous oublié que je vous l'ai donné !

LEANDRE *faisant voir le portrait qu'il a reçu.*

Voilà votre présent , regardez , je vous prie.

SOPHIE,

Après avoir vû le portrait, lui dit d'un air riant.

Leandre , on ne peut mieux jouer la Comédie :
Je vous croyois piqué , je vois votre dessein ;
Il faut en convenir , le tour est assez fin.

LEANDRE, *en colere.*

Eh , pourquoi m'accabler par cette raillerie !

SOPHIE, *d'un air gracieux.*

Pour me faire agréer cette galanterie ,
Vous n'aviez pas besoin d'employer ce détour ,
Un Hymen arrêté-la permet à l'Amour.

LA FLECHE, *à part.*

A tout ceci bien fin qui pourra rien comprendre.

SOPHIE.

Vous êtes tout au mieux : on ne peut s'y méprendre.

Oui, c'est votre portrait. Le mien n'est pas si bien.
Dites-m'en votre avis.

LA FLECHE, *à part.*

Aih, aih.

LEANDRE.

Je n'en sçais rien.

Car je ne l'ai point vû, Madame, je vous jure.

SOPHIE.

Quoi, vous l'avez perdu !

LEANDRE.

Vous me faites injure ;

Je n'ai de votre main reçu que celui-ci ;

Mais sur cet incident, on peut être éclairci,

De qui le tenez-vous !

SOPHIE.

De la main de Lifette.

LEANDRE.

C'en est assez ; je sçais que c'est une indiscrette
Qui ne néglige rien pour traverser mes feux.

LAFLECHE *A LEANDRE.*

Ménagez-là, Monsieur.

LEANDRE.

Oui, plus je suis heureux,

44 LA RIVALE SUIVANTE;

Et plus à mes desirs on dit qu'elle est contraire.

S O P H I E.

Elle m'avoit paru d'un très-bon caractère ;
Cela m'étonne.

L E A N D R E.

Il faut que quelque esprit jaloux
Pour rompre notre hymen, l'employe auprès de vous.

S O P H I E.

L'on a beau , contre vous , faire agir l'artifice ;
Je connois votre cœur , & je vous rends justice ;
Oui , je consens ce soir à couronner vos feux.

L E A N D R E.

Ah , Madame ! je suis au comble de mes vœux ;
Et le prix que j'obtiens pour un amour si tendre ,
Me flatte d'autant que j'osois moins l'attendre :
Je vais tout préparer pour cet heureux moment
Où sous le nom d'Epoux , je serai votre Amant.

S C E N E X V I I .**S O P H I E** *seule.*

DE Lifette , en effet , je suis très mecontente ;
Et Leandre a raison ; notre hymen l'épouvante.
Mais ce portrait enfin où l'aura-elle pris ?
Au lieu du mien , pourquoi me l'a-t-elle remis ?
Elle vient

S C E N E X V I I I .**S O P H I E , F L O R I S E .****S O P H I E .**

CONTRE vous je suis fort en colere :

F L O R I S E .

Sans le vouloir , je sçais que j'ai pû vous déplaire ;
Ma méprise , sans doute , a dû vous étonner ,
Et je viens vous prier de me la pardonner.

S O P H I E .

Mais , de qui tenez-vous le portrait de Leandre ?
Et d'où naissent les pleurs que je vous vois répandre ?

46 LA RIVALE SUIVANTE,

Que dois-je en augurer ? Lifette , expliquez-vous ;

FLORISE.

Madame , vous l'aimez , il sera votre époux ;
Laissez-moi mon secret.

SOPHIE.

Non , je veux m'en instruire ;
Parlez.

FLORISE.

Un tel aveu ne pourroit que vous nuire ,
Votre amour est au point de triompher de tout ;

SOPHIE.

Lifette vous poussez ma patience à bout.

FLORISE.

Quand vous aurez appris que Leandre est coupable ,
A vos yeux prévenus , fera-t-il moins aimable ?

SOPHIE.

Lui coupable ! Et de quoi ? Ce debut m'interdit.

FLORISE.

Madame ç'en est fait , je vous en ai trop dit ;
Je vois qu'il n'est plus tems de vous faire un mystere ;
D'un malheur qu'à regret jusqu'ici j'ai scû taire :
Tandis qu'à vos genoux l'ingrat vient soupirer ,
Et qu'à vous posséder , son cœur ose aspirer ,

Il met au désespoir une Amante éplorée ;
 Qui , sur de vains fermens se croyoit assurée ;
 Reçu dans sa maison , comblé de ses bienfaits ,
 Il parut quelque tems sensible à ses attraits ;
 Il sçut lui plaire : hélas ! vous éprouvez vous-même ,
 Qu'on peut être aisément trompé par ce qu'on aime :
 Mais sa légéreté loin d'elle l'entraîna ,
 Et parjure à sa foi , l'ingrat l'abandonna.

S O P H I E.

Vous me faites trembler , mais cela peut-il être ?

F L O R I S E.

Je ne puis en douter.

S O P H I E.

Quoi Leandre est un traître ?

D'un bruit injurieux , votre esprit prévenu ,
 Peut-être sans raison . . .

F L O R I S E.

Ce fait m'est trop connu ,
 Son portrait que je tiens des mains de cette Amante ;
 De l'amour qu'il trahit , est la preuve évidente.

S O P H I E.

Cette Amante pour qui vous vous intéressez
 Quelle est-elle ?

F L O R I S E.

Mes pleurs vous le disent assez.

S O P H I E.

Quoi ! . . .

FLORISE.

Dans votre suivante, en trouvant votre égale
 Vous y voyez aussi, Madame, une rivale.

SOPHIE.

Une rivale en vous ?

FLORISE.

Voyez mon désespoir.
 J'ai quitte mon état, j'ai trahi mon devoir,
 Pour traverser l'hymen que vous allez conclure,
 Et pouvoir à vos yeux confondre ce parjure.

SOPHIE.

Pour venger votre amour, & me défabufer,
 Madame, falloit-il ainsi vous déguifer ?
 Pardonnez mon erreur, vous m'en voyez confuse.

FLORISE.

Vos égards ont assez prévenu cette excuse ;
 Dans l'état où j'étois vous daigniez m'estimer,
 J'espere qu'aujourd'hui vous voudrez bien m'aimer.
 Si Leandre vous plaît, si sa flamme est sincere,
 A vos tendres desirs bien loin d'être contraire,
 Je fais des vœux au Ciel en faveur de vos nœuds ;
 Malheureuse, je crains de voir des malheureux.

SOPHIE.

Que de sa trahison je devienne complice !
 Vous m'apprenez, Madame, à faire un sacrifice !
 Leandre, je l'avoue, à mon cœur innocent
 Inspiroit de l'amour ; mais c'est un feu naissant ;

Mon

Mon estime pour vous en fera le remède ;
 Je fais plus, près de lui je vous offre mon aide ;
 Heureuse, qu'à son cœur inspirant la pitié,
 Je couronne l'amour des mains de l'amitié.
 Allons, Madame, allons confondre ce perfide.

FLORISE.

Non, moderez encor le zèle qui vous guide ;
 A la honte, aux remords je devrois son retour ;
 Et je veux, s'il se peut, le devoir à l'amour
 En ma faveur déjà son ame s'est émue,
 Je veux le préparer à soutenir ma vûe.

SCÈNE XIX.

LA FLECHE, SOPHIE, FLORISE.

LA FLECHE.

MON Maître va bientôt se rendre auprès de vous ;
 Il ne tardera point.

SOPHIE.

La Fleche laissez-nous.

LA FLECHE

Son respect, son amour...

D.

50 LA RIVALE SUIVANTE,

S O P H I E.

Tous vos propos m'ennuient.

LA FLECHE *à part.*

Qu'est ceci? Pour le coup, elles me petrifient.
à Sophie. Madame un jour de nôce avoir cet air chagrin!
à part. On diroit à les voir, que c'est un lendemain.
On ne peut y tenir; je vais quitter la placé:
Le destin de Leandre a bien changé de face:
Le tems presse, & je cours l'avertir au plutôt
Qu'il perd en un moment, & l'Epoux & la dot!

S O P H I E.

Attendez un moment dans la sale voisine.

LA FLECHE *s'en allant.*

Oui da.

S C E N E X X.

S O P H I E , F L O R I S E.

S O P H I E.

Votre malheur m'allarme & me chagrine;
Ecrivez une lettre à ce perfide amant;
La Fieche la rendra.

F L O R I S E.

Dans quel gout, & comment!

Je ne crois point avoir la force de l'écrire.

SOPHIE.

Pour ne pas vous gêner, d'ici je me retire.

SCENE XXI.

FLORISE seule, *écrivant une Lettre.*

MA Rivale est sensible à mes vives douleurs,
Et l'Ingrat seul n'est point touché de mes mal-
heurs.

Elle s'arrête un peu.

En reproches amers, envain je me consume,
Je sens que ma colere expire sous ma plume.
Le dépit, la tendresse, agissent tour à tour,
Et je ne puis tracer que mon funeste amour.
Venez la Flèche, *après avoir écrit la Lettre.*

SCENE XXII.

FLORISE, LA FLECHE.

LA FLECHE.

EH bien, qu'a-t-on contre Leandre?

FLORISE.

Rendez lui cette Lettre.

LA FLECHE.

Oui... dois-je la lui rendre!

Dij

52 LA RIVALE SUIVANTE,

Je m'en deffie un peu : feroit-ce son congé !
Car contre nous ici tout me paroît changé.

F L O R I S E.

Faites ce qu'on vous dit ; vous n'avez rien à craindre,
De ce qu'elle contient , il n'a pas à se plaindre.

S C E N E X X I I I.

L A F L E C H E *seul.*

ELLE m'a dit cela d'un ton persuasif,
Je ne lui trouve plus l'air si rebarbatif.
Quoiqu'il en soit , allons porter cette Lettre.
Bon : mon Maître paroît , je vais la lui remettre.

S C E N E X X I V & *dermiere.*

L E A N D R E , L A F L E C H E ,
Sur le devant du Théâtre.

F L O R I S E , S O P H I E , *au fonds du
Théâtre, sans être apperçues.*

L A F L E C H E.

VOICI pour vous , Monsieur ;

L E A N D R E.

De quelle part !

C O M É D I E.
L A F L E C H E.

53

Lisez.

LEANDRE, *voyant le dessus de la Lettre
avec surprise.*

De Florise !

L A F L E C H E.

Florise ! oh , vous vous abusez ;
Lifette dans l'instant , ici me la remise.

L E A N D R E.

Je reconnois la main de l'aimable Florise ;
Elle va m'accabler de reproches amers ,
Et je l'ouvre en tremblant.

L A F L E C H E, *à part.*

Je crois que les enfers
Se liguent contre nous.

LEANDRE, *après avoir jetté les yeux sur la
Lettre.*

Eh quoi ! malgré mon crime ,
Sa colere se tait , & son amour s'exprime.

L A F L E C H E, *à part.*

J'ai fait une sottise , à présent je le vois.

54 LA RIVALE SUIVANTE.

LEANDRE, lisant quelques phrases détachées
de la Lettre.

Vous m'abandonnez donc à mon désespoir ;
Non, non, rassurez-vous ; vous rentrez dans vos droits ;
La probité me parle, & je n'écoute qu'elle.

LA FLECHE, à part.

Morbleu, par inconstance, il redevient fidelle.

LEANDRE.

Je me rends à moi-même, en lui rendant mon cœur ;
Devois-je si long-tems écouter mon erreur ?

FLORISE A SOPHIE, au fonds du Théâtre.

L'espérance renaît dans mon ame craintive.

SOPHIE, A FLORISE.

Moderez-vous encor.

LEANDRE lit encore.

Rendez-moi votre cœur si vous voulez que je vive ;
Si je veux qu'elle vive.

Ah, Florise ! vivez, vivez, pour un Amant,
Dont les cruels remords vous vangent pleinement.

LA FLECHE, à part.

Ma flamme, pour Lisette, est bien avanturée.

LEANDRE.

De regret & d'amour, mon ame pénétrée ;

Va lire dans ses yeux mes crimes expiés ;
Allons la voir , allons nous jeter à ses pieds.

SOPHIE , *présentant FLORISE A LEANDRE.*

Eh bien , jetez-vous-y.

LEANDRE , *se jettant aux genoux de FLORISE.*

Ciel , que vois-je ! ah , Madame !
Mes crimes ne m'ont point effacé de votre ame ;
Pénétré de douleur , j'embrasse vos genoux ;
Et je n'ose élever mes regards jusqu'à vous ;
Dans le fonds de mon cœur lisez ce qui se passe ,
Vous n'hésitez pas à m'accorder ma grace.
Parlez , suis-je à vos yeux absous , ou condamné.

FLORISE , *tendrement.*

Leandre , levez-vous , tout vous est pardonné.

LEANDRE.

Mon bonheur est trop grand.

FLORISE.

Punir l'objet qu'on aime ;
Ce n'est point se vanger , c'est se punir soi-même.

LEANDRE , *A SOPHIE.*

Madame , en sa faveur , voudrez-vous oublier....

SOPHIE.

Epargnez-vous le soin de vous justifier ,

56 LA RIVALE SUIVANTE COMÉDIE.

Vivez heureux Epoux, c'est mon unique envie :
Si je perds un Amant, je m'attache une amie.
L'homme est dans mille erreurs sujet à s'égarer,
L'honnête homme en rougit, & sçait tout réparer;

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier,
une Comédie qui a pour titre, *la Rivale Suivante*,
avec un Prologue; & je crois que l'on peut en permet-
tre l'impression, ce 14 Août 1747.

C R E B I L L O N.

P R I V I L È G E D U R O I.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France
& de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers,
les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des
Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil,
Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans
Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra,
S A L U T. Notre bien-amé LAURENT - FRANÇOIS
P R A U L T fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait
remonter qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage
qui a pour titre, *Nouveau Théâtre François, ou Recueil*